

René Padieu

La mort sociale

J'assistais récemment à l'hommage funéraire d'une amie. Plusieurs dizaines de parents, camarades d'études, amis et collègues s'étaient rassemblés, pour qui cette mort représentait beaucoup. Les voyant là, je me disais que l'homme est cet animal qui s'assemble à la mort d'un congénère : le seul peut-être, et à propos duquel on désigne parents et amis par «les siens». C'est je crois aussi le seul qui, à l'occasion, se suicide. N'y a-t-il pas un lien ?

MORTE À 45 ANS, après plusieurs années d'un courageux combat, elle réunissait là sans doute une palette particulièrement riche en âges, statuts et professions ; mais cette variété peut-être plus grande ici que dans d'autres cas ne faisait que mieux ressortir que, lorsque nous disparaissions et donc tant que nous étions là, se sont tissés autour de nous une multitude de liens, d'affections, d'estimes, de reconnaissances. Ces affections et ces reconnaissances ont été pour beaucoup dans ce qui nous a constitué et dans ce que nous sommes : en miroir aussi, en quelque sorte, l'image de nous chez tous ces gens qui nous apprécient (chez ceux qui nous détestent également du reste) donne à notre personnalité une extension qui déborde notre simple personne et qui habite la société qui nous entoure. Cette représentation de nous dans l'entourage constitue ce qu'on appellerait une personne sociale qui complète et accompagne la personne individuelle inscrite dans notre corps et notre psyché. L'homme est un animal social : non dans l'agrégat des individus, comme chez les insectes dits sociaux, mais par la représentation singulière que chacun a chez beaucoup.

De sorte que, lorsque son enveloppe charnelle disparaît, lorsque son esprit s'éteint, quelque chose de lui persiste dans la société. Il vit encore en nous, dans le souvenir. Nous nous le représentons vivant ; mort, nous nous le représentons encore. Dans *Huis-Clos*, Sartre montre des défunts assignés à une chambre dont une fenêtre donne sur le monde des survivants : ils voient (et, entendent) ceux-ci parler d'eux. Et puis, vient un moment où la fenêtre se mure : leur souvenir à son tour a péri. C'est leur seconde mort. Leur mort sociale.

Cette mort sociale, si elle advient, suit normalement la mort physique. Je me suis demandé si, parfois, elle ne pourrait la précéder : lorsque l'entourage nous oublie, nous renie, nous accable. Ayant été élevés dans ce bain de notre personne sociale en construction continue, nous ressentons cruellement cet affaiblissement de notre dimension sociale. Les uns ou les autres, le ressentons à des degrés divers. Nous nous faisons une certaine représentation, à notre tour, de la représentation que les autres se font de nous. Or, ne peut-il arriver que nous nous méprenions, dans un sens ou dans l'autre : parfois croyant abusivement que la société nous abandonne ou nous rejette ? En somme, nous nous représenterions alors notre mort sociale comme acquise : au point de juger que notre vie individuelle n'a plus de sens et qu'il vaut mieux en finir... Hypothèse : le suicide serait - du moins quelque fois - une inversion de l'ordre «naturel» de la mort physique et de la mort sociale ? Plus précisément encore : une représentation que nous avons, vraie ou imaginée, que notre mort sociale appelle notre mort physique.

Oh ! sans doute, cette amie ne s'est pas suicidée. Au contraire, atteinte dans sa chair, elle s'est cramponnée, avec espoir, avec courage, avec rage même. Écoutant alors, dans cette cérémonie, les frères, l'amie, le directeur, énoncer les talents et les vertus de la disparue, nous prenions, nous reprenions conscience de ce qu'elle avait été auprès de nous : de ce que nous représentions pour elle et, sans nous l'être toujours dit, de ce qu'elle représentait pour nous. Du talent, oui, elle avait ; et, de la curiosité. Et, de l'amitié :

une amitié généreuse. Certes, dans cette circonstance, le portrait est forcément paré des meilleures couleurs : mais ce qui pourrait être une exagération est aussi le rattrapage d'une négligence passée. Et, nous nous disions -je me disais : mais pourquoi aurais-je été seul à l'éprouver ainsi ? - que nous avions été négligents, que nous n'avions pas profité de ce qu'elle offrait. Et, il est trop tard.

Ainsi, tout au long, nous laissons passer ceux qui nous côtoient. Nous ne nous représentons enfin leur vie que lorsque la mort nous les retire. Tel du sable entre les doigts, nous laissons filer ceux que nous aimons.

Et, parfois, c'est notre propre sable, c'est nous-même que nous laissons filer. ■